

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

REVUE DE LA SEMAINE, 16 SEPTEMBRE 1848.

No. 63

DALLAS.

Lettre première de Clericus à Laïcus.

Jesuita, qui se maxime nobis opponunt, aut necandi, aut si hoc commode fieri non potest, ejiciendi, aut certe mendacis et calumniis, opprimendi sunt. — Calv. Axiom. — *Vide* Becanoni. Lopusc. 17. aphor. 15.

Ceux qui ont lu les intéressans morceaux que nous avons donnés sur les Jésuites, auront pu croire que leur auteur était Jésuite, ou un chaud catholique; eh bien non! M. Dallas était protestant, et il adresse son livre à M. George Canning M. P. et ambassadeur au Portugal, en lui disant: "vous êtes, Monsieur, sur le terrain où les Jésuites ont été persécutés avec la plus grande violence, circonstance qui ne me paraît pas la plus favorable pour la recherche de la vérité, car il est à craindre qu'elle ne puisse être facilement dégagée des préjugés qui l'enveloppent trop fortement et qui proviennent du ministère démoralisé et cruel de Joseph premier, roi de Portugal. Mais il y a des esprits doués d'un discernement extraordinaire, et s'il est donné à quelqu'un d'éclaircir cet amas de faussetés, c'est à votre pénétration qu'on peut en confier le soin." Un tel ouvrage publié par un protestant et adressé à un protestant, membre du parlement et ambassadeur, doit suffire pour convaincre tous les esprits, tant soit peu exempts de préjugés; car il est impossible qu'il puisse y avoir de la bigoterie et du fanatisme dans des hommes de ce rang et de cette profession. Nous allons donc continuer de donner des extraits du livre de M. Dallas. Nous commencerons aujourd'hui la publication de ses lettres, sous le titre de lettres de Clericus à Laïcus.

Au nom de Dieu, Laïcus, qui êtes-vous, et quel est votre but? Vous nous dites que l'Ordre des Jésuites a été *totalemment* aboli. Il n'est personne, si peu instruite qu'elle soit, qui ne sache que, pour effectuer cette abolition, qui ne fut pas totale, tous les artifices de la calomnie ont été épuisés. Ni Calvin, ni Lecourayer, ni même Laïcus, n'auraient pu rien ajouter au torrent d'injures dont on a accablé les Jésuites, et dont l'Europe fut inondée il y a environ cinquante ans, lorsque le renversement de l'ordre fut consommé.

Les Jésuites encombrèrent, et quelques années après, Rome fut saccagée et pillée; deux Pontifes successivement furent jetés dans des donjons; chaque Français abandonnant sa foi, chaque non-conformiste de l'Europe se réjouissait de la dispersion du Sacré Collège. Partout on annonçait, avec triomphe, l'extinction prochaine de la Papauté. Mais, ô Divine Providence, aussi adorable qu'infatigable dans tes desseins, tu replaces le trône pontifical sur les sept collines, tu permets que le Pape règne encore à Rome, et que ses braves vétérans, les Jésuites, soient encore appelée pour avoir à soutenir les nouveaux assauts de la calomnie!

Comment, Laïcus, avec-vous pu entasser tant d'inepties, tant de faussetés, tant d'inconséquences, tant de contradictions, pour leur ôter la nouvelle vie dont ils commencent seulement à jouir? C'est ainsi que les Juifs pharisiens conspirèrent pour faire mourir Lazare, que le Fils de Dieu venoit de faire sortir du tombeau. Observez Monsieur, que vous n'avez pas besoin de vous presser si fort. Plusieurs années doivent s'écouler encore, plusieurs puissances ont la même intention de recruter; de former, de ranger en ordre de bataille un nouveau corps de Jésuites, capables de combler la mesure des maux que votre déclamation virulente impute à leurs prédécesseurs.

J'ai passé quelques années de ma vie dans les pays étrangers; là j'ai lu chaque libelle contre les Jésuites qui me tombait sous la main; mais je n'en ai jamais trouvé un aussi méprisable que celui que vous avez fait imprimer dans le journal du *Times*, du 27 janvier 1815; ouvrage insoutenable, qui discrédite la presse dont il est sorti. Cependant je dois signaler cette rapetotie, parce qu'elle est calculée pour faire du mal.

Je vous le demande encore, qui êtes-vous? Dites-le-moi, si vous l'osez. Si vous avez écrit la vérité, pourquoi fuir la lumière? Mais, hélas! *omnis qui male agit, odit lucem.*

Je n'ai pas besoin de vous de mander encore quel est votre but? Les colonnes du *Times* l'expliquent clairement. Ce n'est pas pour instruire les personnes capables de discernement; c'est pour séduire le vulgaire ignorant et manquant de jugement; c'est pour susciter des cris populaires, lesquels, dans ce pays-ci, ont intimidé plus d'une fois de vertueux ministres, ou qui ont favorisé les projets des malveillans. Il y a, vous le savez bien, dans cette nation éclairée, une masse de fanatisme et de bigoterie qui peut être mise en action facilement. Si vous avez quarante-cinq ans, vous pouvez vous ressouvenir qu'en 1780 un énergumène religieux a fait couler le sang dans les rues, et manqua de faire embrâser la capitale. Si vous avez lu l'histoire, vous savez que les promoteurs de l'*exclusion bill* trouvèrent la scélératesse de Titus Oates suffisante pour produire une fermentation horrible en Angleterre, et pour causer le meurtre légal de vingt Jésuites, recommandables par leur savoir et par leur titre de prêtres.

Vous déclarez franchement que votre ouvrage n'a pas le mérite de la nouveauté. Vous avez raison. Vous n'osez même pas vous écarter d'un pouce

des sentiers bourbeux qui vous ont été tracés par d'audacieux calomnieurs et de vils détracteurs. Tout votre roman a été préparé depuis long-tems; pour vous qui paraissez en être le nouvel éditeur, rien n'est à vous, sinon les inconséquences, les contradictions, et les diffamations que vous avez savamment amalgamées. Tout cela est copié des milliers de libelles qui ont été répandus en Europe, il y a cinquante ans, lorsque les ministres confédérés des Cours Catholiques, les Pombal, les Choiseul, les d'Aranda, les Tanucci, les Kaunitz, les Spinelli, les Marescoschi, etc.; eurent pris leur dernière résolution d'assassiner le corps entier des Jésuites. J'ai lu presque chaque mot de vos deux colonnes du *Times*, dans les réquisitoires, comptes rendus, et Arrêts des Parlemens de France; de là je vous ai suivi pas à pas chez les Jansénistes, les Calvinistes, le *tuba magna*, Scioppius et Hospinien, la Monarchie des Solipses, et les *Monita secreta*. Ce dernier répertoire de mensonges est la seule de vos sources impures que vous avez la hardiesse de citer; probablement parce que vous savez qu'il abonde le plus en malignité. J'en donnerai une notice particulière ci-après.

Il y a long-tems que ces innombrables calomnies ont été réfutées, à la satisfaction des personnes exemptes de passion et libres de préjugés: même plusieurs membres du Parlement de Paris trouvèrent des motifs suffisans pour regretter ce qu'ils avaient fait. J'ai entendu plusieurs de ceux qu'on appelait les *meneurs*, déplorer leurs procédures, et convenir franchement de l'infamie des calomnies dont leurs Cours se sont servies. *Il fallait dénigrer les Jésuites*, (disait l'aimable et le savant Président Desbrosses,) *car sans cela les Parlemens n'en seraient jamais venus à bout.* Mais vous, Monsieur, vous n'êtes pas content de trempier votre plumé dans la bile acre et noire des anciens magistrats français; vous rivalisez de cruauté avec Néron; le barbare persécuteur des premiers chrétiens; vous donnez à vos Jésuites la ressemblance de bêtes fuyves, pour exciter vos chiens à les dévorer.

Comment donc ne verriez-vous pas l'inconséquence de représenter toute la société des Jésuites, comme un assemblage d'hommes systématiquement élevés dans le vice et dans le crime, et d'avouer en même tems qu'ils dirigeaient les consciences de tous les Monarques et de tous les Grands, qu'ils gouvernaient les Cabinets, qu'ils étaient partout crûs, employés, et consultés? Leur crédit a duré deux cents ans dans tous les pays catholiques, et si nous devons vous croire, dans beaucoup de pays protestans. Vous voulez ensuite nous persuader que tous les Rois, les Prélats et les Magistrats de ces diverses nations n'avaient pas le discernement nécessaire, ni la puissance pour arrêter le cours de leur méchanceté.

En vérité, Monsieur, la meilleure réfutation de votre roman serait une comparaison de l'état de la religion, de la moralité, de l'ordre, de la subordination, dans les pays catholiques, à l'époque où les Jésuites étaient, comme vous nous le dites, leurs instituteurs, leurs prédicateurs, leurs directeurs, avec l'état des mœurs publiques, après que leurs ennemis eurent consommé leur destruction. Ce qui refute plus complètement vos pitoyables accusations, c'est cette circonstance remarquable, que dans tous les pays où les Jésuites ont été livrés aux eniprisonnemens, à l'exil, à l'infamie, à la mendicité, on n'a pu citer ni prouver le crime d'un seul Jésuite. Pas un n'a jamais été interrogé, et n'a obtenu la permission de plaider sa cause. Ce qui est horrible à dire! c'est que partout ils ont été condamnés, partout punis sans être entendus, et sans forme de procès. C'est un fait de notoriété publique.

Il est curieux d'observer combien vos accusations deviennent honorables aux Jésuites. L'obéissance prescrite et pratiquée dans leur société, est, selon vous, un de leurs crimes; avec tout homme de bon sens elle fait leur éloge. En effet elle était le lien ou plutôt le ciment de leur confraternité; sans elle, ils seraient tombés dans le désordre, ils auraient été méprisés, ils n'auraient obtenu ni emploi, ni confiance; mais aussi ils n'auraient point été persécutés.

Un autre de leurs crimes est leur *vif attachement à leur Ordre*; je conviens qu'il était au-dessus de toute expression. Ils avaient à cœur la bonne réputation de leur Ordre, et ils comprenaient tous qu'elle dépendait de la bonne conduite de chaque individu. Mais qui ne voit pas que ce fait avéré est en contradiction directe avec cette autre inculpation que vous leur faites de vivre *sous un parfait despotisme dont il n'y a pas d'exemple*; ce qui vous fait exécuter leur gouvernement? Il n'est pas possible qu'une nombreuse société d'hommes nés et élevés dans des classes distinguées s'affectionne à l'esclavage. C'est une vérité constante que le gouvernement des Jésuites était le plus doux et en même tems le plus vigoureux qui ait jamais existé; et cela

si vous êtes capable de le comprendre, provenait de la perfection de leur obéissance. En voilà assez pour prouver vos inconséquences.

Parmi vos faussetés manifestes, je rangerai votre assertion, que les constitutions des Jésuites ont été rédigées par Laynès et Aquaviva, deux généraux de la société, et que le premier fut l'auteur de votre libelle favori, *Monita secreta*, publié à la fin du dix-septième siècle. Je reviendrai sur ce point.

Vos impostures ne tarissent point ; pour les mentionner toutes, je devrais copier vos deux colonnes entières du *Times*. Mais je ne puis me dispenser de vous juger comme un impudent menteur pour votre assertion en lettres italiques, que les Jésuites avaient obtenu du Saint Siège une licence spéciale pour faire le commerce. Certainement, il n'y a jamais eu une plus sottise calomnie, que de dire que les Jésuites gouvernaient la Cour Pontificale, et qu'ils possédaient des richesses immenses. Il y a même de quoi rire de ceux qui ont répété le plus affirmativement de pareils contes. Les Jésuites n'ont jamais occupé à Rome aucun emploi qui pût y donner du pouvoir et de l'influence ; les emplois appartenaient à des Ordres plus anciens, et dans ces Ordres les Jésuites trouvaient ordinairement des rivaux et des adversaires. N'ayant aucune des sources du pouvoir, ils n'avaient d'autre influence que celle que la vertu et les talens, à Rome comme partout ailleurs, donnent ordinairement à tout individu.

A tous ces grossiers et impudens mensonges je joindrai, en finissant, votre assertion, que les Jésuites ont pris part à chaque intrigue, à chaque révolution.

Il paraît que vous n'ignorez pas que les révolutions sont toujours précédées par des intrigues. Il est tems, Laïcus, que vous consentiez à être qualifié de *splendide mendax*, jusqu'à ce que vous produisiez la preuve incontestable que les Jésuites ont été impliqués dans les intrigues qui ont produit les révolutions de Danemarck, de Suède, de Russie, des Provinces-Unies en 1570, de Portugal en 1640, d'Angleterre en 1640 et 1688, et plus récemment dans la révolution qui a séparé les États Américains de la couronne Britannique. Vous ne perdrez ce titre de *splendide mendax*, que lorsque vous aurez prouvé qu'une seule de ces révolutions a été imaginée ou dirigée par les Jésuites.

C'est une circonstance bien remarquable, que dans le cours de guerres vives et interminables, les deux grandes maisons de Bourbon et d'Autriche aient rivalisé d'estime et d'affection pour les Jésuites. Durant les règnes de Philippe II et de ses trois successeurs immédiats en Espagne ; durant les règnes de Maximilien, des trois Ferdinand et de Léopold en Allemagne ; durant les règnes de Henry IV et des trois Louis qui lui ont succédé, les Jésuites ont obtenu leurs plus beaux établissemens dans ces divers royaumes. Si jamais on écrit une histoire impartiale et véridique de la destruction des Jésuites, on y verra que, pour faire éclore cette infernale révolution dont l'Europe travaille à se libérer, il avait fallu préalablement les expulser de toutes les situations dans lesquelles ils avaient été placés par les Monarques et les Prélats, chefs de l'État et de l'Église. C'est la seule révolution dans laquelle les Jésuites devraient être nommés.

Au surplus je vous conseille de ne plus vous mêler de cette affaire. *Velis non tangere, clomo*. En cherchant bien, ou même par hasard, on pourra connaître votre nom. Si cela arrive, j'ajouterai avec le poëte :

Flebis, et insignis totâ cantaberis urbe.

HORACE, *Sat.* 1, l. 2

CLERICUS.

En attendant, votre antagoniste est

VOYAGE D'EXPLORATION DANS L'AMÉRIQUE

MÉRIDIIONALE.

Rapport adressé au ministre de l'instruction publique par M. le comte de Castelnau.

Lima, le 16 février 1846.

Le tems m'ayant manqué jusqu'ici pour rendre compte avec détail à votre Excellence de mon expédition de Cuyaba à la frontière du Paraguay, je profite de mon séjour à Lima pour remplir ce devoir. Je le fais avec d'autant plus de plaisir que notre itinéraire, traversant, presque entière, une région à peine connue des Européens, ce rapport devra nécessairement contenir quelques faits intéressants pour la science et particulièrement pour la géographie.

Le gouvernement de S. M. I. avait, avec sa bienveillance habituelle, mis à ma disposition deux grands canots et dix soldats parmi lesquels se trouvaient deux sous-officiers connaissant bien les régions que nous allions parcourir, et destinés à servir de pilotes ; j'avais, de mon côté, retenu onze Indiens Guatos ; tous les approvisionnemens étant assés terminés, j'avais fixé le départ pour le 27 janvier 1845. Ce jour-là, à midi, après avoir pris congé de son Exc. le président de Matto-Grasso, je me rendis, avec les membres de mon expédition, MM. d'Osery, Weddell et Deville, sur le quai de Cuyaba, et j'y trouvai les embarcations et les soldats prêts à partir ; mais les Guatos avaient déserté, et qu'ils étaient depuis longtems hors de mon atteinte, je résolus de ne plus retarder notre voyage, et j'ordonnai le départ avec le peu de monde que nous avions, espérant pouvoir engager, sur la route, d'autres Indiens Guatos ; en conséquence, nous partîmes dans l'après-midi, et, nous laissant aller au courant, nous naviguâ-

mes toute la nuit. La rivière de Cuyaba me semble avoir à peu près la largeur de la Seine, et ses bords sont partout garnis de belles forêts rendues impénétrables par les lianes sans nombre qui unissent étroitement les arbres les uns aux autres.

Ce ne fut que le 2 février, que nous atteignîmes le Rio-San-Lorenzo, dans lequel se jette le Cuyaba, et presque aussitôt nous fûmes entourés par des canots d'Indiens Guatos, qui forment l'une des peuplades les plus intéressantes de l'Amérique. Vivant toujours dans leurs pirogues longues et étroites, leur seule occupation est la pêche et la chasse du jaguar ; ils vont nus, à l'exception d'une pièce de toile dont ils se ceignent les reins, leurs cheveux sont relevés et attachés sur le sommet de leur tête, et ils portent à leur oreilles des bouquets de plumes de perroquets ou de la belle spatule rose. Chaque Guato a de trois à douze femmes, et comme il sont d'un naturel très jaloux, ils vivent toujours par familles séparées et ne se réunissent qu'une fois par an, pendant trois jours, dans un lieu déterminé, l'année précédente, par les chefs. Les traits de ces Indiens sont bien dignes d'intérêt, car je n'ai de ma vie rien vu de plus beau et de plus différent du type ordinaire de l'homme rouge : de grands yeux ouverts avec de longs cils, un nez aquilin et admirablement bien fait, une longue barbe noire en feraient une des plus belles races d'hommes qui habitent la surface du globe, si leur habitude d'être constamment acroupis dans un canot n'avait arqué d'une manière peu académique les jambes de la plupart. Leurs armes, consistant en de très grands arcs et en flèches de sept pieds de haut, exigent pour s'en servir, une grande force corporelle, et, quant à leur adresse, elle est au-dessus de tout ce qu'on peut se figurer. Ces sauvages sont craintifs et de la plus grande douceur. C'est en les prenant comme guides et en nous les attachant par de petits présens, que nous avons pu explorer des parties jusqu'ici inconnues du vaste réseau de rivières qu'ils parcourent sans cesse.

Le 4, nous entrâmes dans le Paraguay, qui est bordé à l'ouest par une belle chaîne de montagnes, et trois jours après nous relâchâmes au petit village de Curumba.

Le 9, nous arrivâmes à l'établissement d'Albuquerque, qui est le chef-lieu des postes brésiliens sur cette frontière ; la garnison est de quarante soldats commandés par un capitaine, et cette faible force jusqu'ici a été suffisante pour imposer le respect à deux ou trois mille Indiens qui habitent les environs et dont les divers villages dispersés dans un rayon de trois à quatre lieues, offrent de charmants buts de promenade. Ces Indiens appartiennent presque tous à la grande nation des Guanos, se subdivisent en plusieurs tribus, telles que les Terénos, les Quinquimans, les Lainnos, etc. ; nous y trouvâmes aussi une tribu de la célèbre nation des Guaycurus, les Cadigoras, qui étaient venus, depuis peu, se mettre sous la protection des Brésiliens, à la suite d'une expédition dans le Gran-Chaco, contre les Inimas, auxquels ils avaient enlevé beaucoup de chevaux ; ce peuple est éminemment cavalier, et transporte à cheval, à travers les déserts les plus arides, ses femmes, ses bagages, et tout ce qui lui appartient. Ennemis mortels des Espagnols, les Guaycurus ont, depuis longtems, l'esprit de rechercher la protection des Portugais ; mais leur mauvaise foi et leur amour du meurtre sont tels que leurs alliés sont constamment obligés de se méfier d'eux. Un vieux chef, m'avouant un jour avec franchise, leur goût pour le mal, me raconta une chronique de sa nation : " Lorsque le Grand-Etre fit toutes choses, il donna à chaque peuple un apanage : le Guaycurus seul fut oublié à cause de sa perversité ; celui-ci, voyant l'abandon dans lequel on le laissait, parcourut à cheval la grande pampa pour chercher le créateur et lui porter ses plaintes, mais il ne rencontra que le caracara (oiseau de proie) qui lui dit : " Ton lot est de tuer et de voler ! " Le Guaycurus, profitant de la leçon, ramassa une pierre et en tua le caracara ; depuis, il a toujours suivi son conseil."

Divisés en six tribus, les Guaycurus sont la terreur de la frontière ; je vis parmi eux beaucoup de malheureux esclaves qu'ils étaient allés chercher dans le Chaco, et des vêtements espagnols, entre autres une étole de prêtre, nous prouvèrent qu'ils avaient, depuis peu, dévasté quelque mission du Paraguay ou de la Bolivie. Ce peuple porte les cheveux longs ; leur corps est généralement entouré d'une pièce d'étoffe de coton, qui, le plus souvent, ne monte pas au-dessus de la ceinture ; ils se peignent, d'une manière très bizarre, de rouges ou de noir ; souvent aussi ils se couvrent la poitrine, la figure et les bras de dessins d'une rare délicatesse, et presque toujours dissemblables des deux côtés ; leurs armes principales sont la lance, le couteau et une masse qu'ils lancent avec adresse en courant au galop ; leur casque ne sont faites que de cuirs de chevaux ou de bœufs, et de quelques nattes qui, étant roulées, se chargent facilement sur les chevaux. Tout ce guerrier a sa marque qu'il applique avec un fer rouge à tout ce

qui lui appartient, à ses chevaux, à ses chiens et même à ses femmes ; un des traits les plus atroces que présentent les mœurs des Guaycurus est celui de mettre à mort tous les enfans que les femmes conçoivent avant l'âge de trente ans.

M'étant ici procuré un équipage de Guatós, nous continuâmes notre route et nous arrivâmes, le 11, au fort de Coïmbre, aujourd'hui en très mauvais état, et sous les murs duquel je trouvai campée un autre tribu de Guaycurus : la garnison se compose de trente soldats, et il y a huit pièces de canon ; ce poste est quelquefois visité par les indiens Chamicoeos, race timide qui parcourt, entièrement nue, les bois des bords du Paraguay, et devient la proie des féroces Guaycurus.

Nous visitâmes ici une caverne naturelle très curieuse, connue sous le nom de *Buraco d'Inferno* (trou-d'enfer). C'est sur le penchant d'une colline, et au milieu d'un bois épais, que se trouve l'entrée de la grotte ; elle peut avoir cinq pieds de diamètre, et sa forme est à peu près arrondie ; au-dessus de cette entrée se trouve un assez beau figuier qui a poussé ses racines au milieu des rochers. Après avoir escaladé une pierre très élevée, on suit une galerie d'une pente rapide, et l'on est obligé de s'accrocher aux rochers et aux pierres pour éviter de tomber dans une excavation profonde qui est à gauche de l'entrée ; parvenu à une trentaine de mètres de profondeur, on trouve de belles stalactites au milieu desquelles on pénètre, par une étroite ouverture, et toujours en se retenant aux rochers, dans une sorte de salle où l'on vit deux belles colonnes de stalactites. Un étroit passage conduit à un autre chambre beaucoup plus spacieuse et qui présente un très beau coup-d'œil ; de magnifiques stalactites pendent au plafond et forment un rideau magnifiquement découpé ; tandis que de terre s'élevaient de toutes parts des colonnes et des mamelons de même nature.

Au milieu d'immenses blocs de roches s'étend une belle nappe d'eau, qui ne court pas, mais paraît suivre le niveau des eaux du Paraguay. La température était de 27 degrés, et celle de l'eau de 24 degrés ; plusieurs autres galeries viennent aboutir dans cette pièce ; mais dans la saison où nous y fûmes, elles étaient submergées. Je ne chercherai pas à rendre le magnifique coup d'œil que présentait cette salle ; à notre approche, l'obscurité profonde qui y régnait ne sembla s'évanouir qu'à regret devant nos nombreuses torches, dont la vive lumière faisait reluire d'un éclat merveilleux les forêts de stalactites qui se détachaient sur la parfaite obscurité des fonds ; beaucoup de nos compagnons ne purent résister au désir de se plonger dans cette eau si belle et si pure, et quelques-uns d'entre eux parcoururent les longues galeries en nageant et en tenant au-dessus de leur tête leurs flambeaux, ce qui produisit le plus bizarre spectacle, auquel se joignait encore leurs cris, répétés, de la manière la plus sauvage, par ces murs naturels si curieusement contournés. La scène avait quelques chose d'inférieur d'autant plus que la plupart des baigneurs étaient des soldats nègres. Nous ne vîmes, dans la grotte, qu'une grenouille, quelques chauvesouris et beaucoup de moustiques, mais on y a, une fois trouvé, un caïman, et les nombreuses traces de tigres que nous vîmes sur le sable de l'entrée, nous prouvèrent que ces derniers animaux s'y retiraient assez souvent. A continuer.

BULLETIN.

Le fameux crucifix d'ivoire—Conversions et progrès de la religion dans les Etats-Unis.—Dispute entre l'Univers et l'Ami de la Religion au sujet des élections.—Affaires du Mexique et de la Californie.—Nouvelles de la Jamaïque.—Maladie de lord Metcalfe.

Le fameux crucifix d'ivoire est en exhibition à Montréal. Le propriétaire fait au clergé la politesse de l'examiner *gratis* ; nous pensons que plusieurs de nos confrères ne perdront pas cette occasion de se convaincre par eux mêmes que cette représentation du Christ mort en croix répond à sa grande réputation. On prétend que les premiers artistes de l'Europe et des Etats-Unis n'ont rien trouvé à y critiquer, si on en excepte un M. Power de Florence, qui se rendit à Livourne pour examiner cette pièce de l'art ; il crut qu'on pourrait corriger quelque chose sur le front. M. Lester alors propriétaire du crucifix, se fiant dans sa science et son habileté, le lui confia ; mais après dix jours d'étude et d'examen scrupuleux, il avoua qu'il n'y avait pas une seule ligne à déranger, que tout était parfaitement exact. On connaît l'histoire de ce crucifix, nous en avons déjà parlé deux fois l'hiver dernier, d'après les papiers américains ; il restera seulement à ajouter que le moins saisis le moment précis où le Sauveur vient d'expirer. Nous avons remarqué que les lèvres n'offraient aucune marque de difformité occasionnée par la douleur : on croirait y apercevoir une espèce de satisfaction, ou plutôt une parfaite conformité aux décrets du Père Eternel. Il a remis son âme parce

qu'il a voulu, *oblatus est qui ipse voluit*. Tout l'ensemble du visage paraît être le résultat d'une inspiration au moins du génie. On sait que le moine n'avait jamais étudié la sculpture, et n'avait même jamais manié un outil ; mais ayant trouvé, comme par hasard, un bloc d'ivoire dans un grenier de Gênes, il résolut d'en tirer profit. Ce morceau d'ivoire avait plus de trois pieds de longueur sur environ quatorze pouces de diamètre et pesait cent vingt-cinq livres ; ce qui a fait croire que c'était une pièce ante-diluvienne, vu cette dimension énorme ; et qu'elle avait été apportée de l'Orient par quelque vaisseau de Gênes anciennement en grande réputation pour leurs exploits maritimes. Ce bloc tout décoloré et tombant en miettes paraissait pourri jusques dans son centre, lorsqu'il plut au moine de le sonder, (on voit encore sur le côté du Christ la place de la sonde) ; alors il connut qu'il en pouvait tirer parti. Il enleva donc toutes les parties gâtées ; son bloc fut par là réduit à trente trois pouces de longueur sur huit de diamètre ne pesant plus que quatre-vingt livres. Il se mit en œuvre se croyant inspiré ; il s'imagina voir une vision du Christ dans l'état où il devait le représenter, et en travaillant la nuit à la clarté de sa petite lampe, il croyait voir une couronne de lumière se former sur le chef de son *crucifix* ; chose, qui pouvait être l'effet naturel de son enthousiasme, et qu'on prétend être commune aux grands artistes, qui se font toujours des visions de ce qu'ils veulent produire. Enfin il mit quatre ans et demi à produire ce miracle de l'art. Les amateurs et les curieux pourront l'examiner, Grande rue St. Jacques, No. 10.

—Nous extrayons les conversions suivantes du *Catholic Magazine* de Baltimore ; celle de M. Hoit est déjà connue de nos lecteurs, mais ils n'en verront pas moins avec plaisir les détails qu'en donne ce journal, d'autant plus qu'ils peuvent nous intéresser d'une manière toute particulière, comme nous le verrons dans le récit suivant :

Il y a quelques mois, la société chrétienne a pris un grand intérêt à une communication entre le rév. M. Hoit, pasteur de l'église épiscopaliennne de St. Alban, état de Vermont, et l'évêque John Henry Hopkins. M. Hoit désirait alors prendre toutes les informations possibles sur le sujet de la foi des catholiques, et il s'était livré à des investigations qui occupent à présent un si grand nombre d'individus tant de ce côté-ci de l'Océan que de l'autre. C'est dans cette vue que ce rév. monsieur se procura quelques livres de controverse et assista même aux cérémonies de l'Eglise catholique. Cela parut suffisant à son évêque pour lui demander une explication, et ensuite pour le soumettre aux censures. Ceux qui ont lu cette correspondance, dans les journaux épiscopaliens, n'ont point manqué de s'apercevoir que M. Hoit avait seulement usé d'une liberté que le protestantisme accorde à tous, et que les procédés de l'évêque étaient injustes et abusifs. Le résultat des recherches de M. Hoit fut de renoncer aux erreurs du protestantisme, et de ramener en même tems avec lui sa femme et ses enfans à la religion catholique. L'extrait suivant d'une lettre, qu'il écrivit à un prêtre, fait voir combien il apprécie le bonheur qui lui a été accordé, ainsi qu'à sa famille. « Vous vous réjouirez avec moi de ce que je suis enfin catholique, et de ce que comme tel, j'ai le droit de m'adresser à vous, comme à un des pasteurs du troupeau auquel j'appartiens, et de ce que je puis avec raison vous demander votre bénédiction pour moi, et les miens. Cet heureux événement, c'est-à-dire, mon admission dans l'Eglise catholique eut lieu le 25 juillet, fête de St. Jacques, dans la chapelle du Séminaire de St. Sulpice, à Montréal ; ma profession de foi fut reçue par le rév. John Richards, que vous connaissez peut être, comme un des plus anciens et des principaux membres de cette maison : en même tems il m'administra sous condition le sacrement du baptême. Je fis ma première communion le lendemain matin (dimanche) dans la grande église de Ste. Marie. L'après midi précédent, j'eus le plaisir d'avoir une entrevue avec l'évêque Bourget, et je m'arrangeai avec lui pour me procurer un rendez-vous avec ma famille le samedi suivant chez le rév. M. Migneault curé de Chambly. En conséquence, ayant retourné chez moi, et conduit ma famille en ce lieu, madame Hoit fit, le 1er août, son abjuration et sa profession de foi, qui fut reçue par le rév. M. Migneault dans l'église de St. Joseph, où il lui donna aussi le baptême sous condition ; le lendemain dimanche, elle reçut la communion pour la première fois à la messe de l'évêque ; et ensuite l'évêque Bourget nous administra le sacrement de la confirmation : après la messe paroissiale, l'évêque administra lui-même le baptême à nos quatre enfans, au plus jeune sans condition, aux trois autres conditionnellement ; ce qu'il fit à la demande de M. Migneault, avec beaucoup de cérémonies en présence de toute l'assemblée. C'est ce que vous appellerez *ecclésiastique*.

ment une célébration pontificale, ou administration pontificale du sacrement. Le lendemain nous retournâmes chez nous, d'où je vous écris la présente. Je vous ai mentionné particulièrement les dates et les circonstances, à cause de l'intérêt que vous me témoignez, pensant qu'il vous plairait de les connaître ; maintenant nous sommes seuls, éloignés des églises et des catholiques, à la réserve de quelques pauvres familles émigrées qui sont venues en ces lieux etc. etc. Cependant nous nous trouvons heureux, vraiment heureux ; ce qui ne nous était pas arrivé jusqu'à présent depuis plusieurs mois. — heureux et reconnaissans de ce que Dieu nous a appelés si gracieusement ici dans son ancien troupeau.

Nous espérons que la conversion de M. Hoit et de sa famille contribuera à la gloire de Celui qui l'a appelé des ténèbres de l'erreur à la clarté de la vraie foi. C'est un gentilhomme de parens indépendans et respectables ; il a de grands talens, il est d'un caractère sans tache et possède une grande fortune. Nous nous réjouissons avec lui de ce que la divine Providence lui a donné les moyens d'exercer une influence vraiment libérale envers ceux qui pourront tomber dans la sphère de ses connaissances.

M. Louis Cavizel, ministre évangéliste du diocèse de St. Louis, après avoir dit adieu à ses oncles, a été reçu le jour de la fête de St. Ignace, dans l'église de St. François Xavier au nombre des catholiques, par le ministère du R. P. Vandevelde. Cette cérémonie a fait la plus vive impression sur le cœur de tous les assistans.

Une autre conversion bien remarquable aussi, est celle du lieutenant Parker Scammon, du corps des ingénieurs topographiques de l'armée des États-Unis. Il a eu le bonheur de recevoir pour la première fois la sainte communion dans l'église de St. Pierre à New-York. Avant sa conversion, il avait écrit plusieurs pamphlets contre la suprématie du Pape. Mais depuis qu'il a été éclairé des lumières de la vraie foi, il a envoyé au *Churchman*, une rétractation de ses erreurs.

Nous voyons encore par le même journal qu'il y a eu un grand nombre d'ordinations dans les différens diocèses des États-Unis, ainsi que plusieurs prises de voile, et qu'on y bâtit dans toutes les directions de vastes et magnifiques temples au Créateur. La religion fait des progrès immenses dans les États, malgré les efforts fanatiques des partisans de la liberté qui ne réclament cette liberté que pour eux, et pour tout ce qui est opposé à la vérité.

— La guerre vient de s'élever entre deux journaux éminemment religieux de la France, l'*Univers* et l'*Ami de la Religion* et cela au sujet des élections. L'*Univers* favorise un nommé de Gasparin protestant, parce qu'il est en faveur de la liberté des cultes et de l'instruction ; ainsi il votera contre le despotisme de l'Université ; ce qui est sans doute, maintenant, le plus à désirer en France. L'*Ami de la Religion* dit contre cela : " Ce sera un auxiliaire d'un jour dans une longue lutte qui doit durer cinq ans. " L'*Univers* réplique : " En effet M. de Gasparin s'occupera moins de la répartition des fonds alloués pour la réparation des édifices sacrés que ne le ferait M. Tilorigny son compétiteur, ou même M. Robinet ; il pourra refuser son concours aux prétentions cléricales justes ou injustes, enfin nous n'aurions aucune faveur aucune concession à attendre de sa part ; mais il nous donnera notre droit, juste notre droit, rien autre chose que notre droit ; et c'est tout ce que demandent les catholiques. " Hélas ! on est réduite la pauvre France catholique ; puisqu'elle est obligée de quêter le suffrage des protestans pour reconquérir ses droits à l'instruction religieuse. L'*Univers* prétend soutenir la candidature de M. de Gasparin parce qu'il croit appuyé du témoignage de plusieurs vénérables prélats, que l'héritage des saintes croyances religieuses finira par être répudié entièrement de la France, si le monopole universitaire continue. M. de Gasparin pourra augmenter le nombre des fonctionnaires protestans, mais il fera obtenir des possesseurs catholiques à la France. Quoi qu'il en soit, M. de Gasparin a perdu son élection.

— On apprend l'arrivée du vaisseau *Christoval* à New-York, que Santa Anna est entré en arrangements avec les agens des gouvernemens des États-Unis et de l'Angleterre. Le gouvernement fédéral du Mexique de 1824 doit être réhabilité sous la garantie des États-Unis en sorte qu'en cas d'un nouveau *pronunciamiento*, le gouvernement des États-Unis aura droit de s'interposer en faveur du gouvernement constitutionnel. Rio-Grande sera la ligne borne ; et la Californie sera considérée comme un territoire indépendant, sous la protection des États-Unis ; mais elle ne sera point gouvernée par ses lois, à moins

que les Californiens ne le requièrent d'eux mêmes ; de sorte que ce pays entretiendra un commerce libre avec les deux républiques, et admettra dans son territoire des habitans de toutes langues et religions quelconques.

On a reçu des lettres plus récentes de six jours du siège de la guerre qui disent que le général Warth a quitté Carmago avec 2000 hommes, et s'est avancé de 75 miles vers Monterey. On s'attend à une bataille près de cette dernière place où les Américains ont concentré leurs forces.

— Des nouvelles de la Jamaïque rapportent que les récoltes ont été abondantes ; les cannes à sucres et les arbres à café avaient la plus belle apparence ; mais le voisinage de la baie de Montego a été bouleversé le 30 juillet par un orage des plus violens. Les chemins ont été comblés, les murs renversés et les pierres transportées çà et là dans les champs ; les rochers même ont été transportés à une certaine distance.

— Les nouvelles de la santé du Lord Metcalfe sont très peu consolantes. Le mal a gagné les parties molles du col, et a gagné les organes de la déglutition et les grandes artères. Une hémorrhagie considérable s'est déclarée dans une de ces artères et a failli faire succomber le noble Lord, qui ne conserve plus sa vie que par quelque peu de nourriture qu'on lui injecte par une ouverture formée dans le gozier.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

— L'enthousiasme des Romains pour le Souverain-Pontife, au lieu de se refroidir, va toujours croissant ; il est vrai que le nouveau pape ne laisse point passer un jour sans faire quelque chose pour s'attirer l'amour de son peuple.

À l'occasion de son avènement, le Saint-Père donna à chacune des paroisses de Rome une dot de 50 piastres, pour être tirée au sort entre les jeunes filles les plus pauvres. Le tirage se fit en public, pour celle dont le nom sortirait le premier de l'urne. Un curé, mal inspiré, nous ne savons pour quel motif, adj gea les 50 piastres à une autre personne que celle qui avait été désignée par le sort. De là grande rumeur dans le quartier. Le père de la jeune fille lésée fait des réclamations ; le pasteur les repousse ; mais le pape est accessible à tous ; il ne tarde pas à être informé de ce qui s'était passé. Il adresse au curé de justes reproches et le condamne à restituer la dot à la première jeune fille et à payer 50 piastres de sa poche à la seconde.

Un fonctionnaire important avait surpris le religion de Sa Sainteté, par un rapport qui tendait à consommer une iniquité. Mieux informé par un cardinal, le Souverain-Pontife rappelle le fonctionnaire et après un nouvel examen de la question, il lance un regard sévère sur ce fonctionnaire en lui disant : " Vous êtes la première personne qui ayez osé nous tromper, et reparaissez plus devant nous. "

Une place de chanoine était vacante à Saint Pierre ; on présente au pape une liste de candidats plus ou moins recommandés. " C'est bien, dit le Saint-Père, j'ai fait mon choix. Mais la personne que je nomme n'est pas sur cette liste ; c'est l'abbé Ponzilzone, un prêtre instruit, laborieux, plein de zèle et de charité, qui a consacré sa vie aux bonnes œuvres. Ces hommes là nous sont chers, nous voulons les récompenser. "

De pareils faits ont de l'effet dans le peuple.

Quant à l'amnistie, comme nous l'avons déjà dit, elle a été accueillie, malgré la critique de certains journaux, avec une enthousiasme extraordinaire. Le 22 juillet, un foule d'amnistiés venant de Civita-Vecchia, sont entrés dans Rome en chantant. Les fameux conspirateurs Ronzi et Galletti ont été reçus par S. S. Galletti est tombé aux pieds du pape dans une telle émotion qu'il ne pouvait parler. La plupart des prisonniers politiques ne se sont pas contentés de l'engagement qu'on leur a fait prendre. Les uns ont ajouté spontanément à la formule proposée qu'ils juraient sur celle de leurs enfans d'être fidèles jusqu'à la mort au pape Pie IX ; les autres ont juré de verser leur sang pour lui. Leur reconnaissance est telle, qu'il est question maintenant d'ériger sur le mont Pincio une statue de bronze colossale à S. S. Le dessin de la statue est déjà exposé ; le pape lève un bras vers le ciel et foule aux pieds les chaînes de la tyrannie.

Pie IX ne s'est pas contenté de délivrer les prisonniers politiques ; il a aussi fait mettre en liberté un grand nombre de détenus pour dettes. Le Saint-Père a consacré à cette bonne œuvre une somme considérable prise sur sa cassette.

Nous ne finirions pas si nous voulions raconter tant d'autres actes qui font à Rome l'objet de toutes les conversations, et qui témoignent de la charité vraiment évangélique du digne successeur des apôtres.

— Pie IX a tenu son premier consistoire le 28 juillet. Le discours qu'il a prononcé respire une grande modestie, mais n'offre pas d'autre caractère. — L'ancien pro-sécrétaire M. Corboli-Bussia été, dit-on, envoyé à Bologne par le Saint-père, pour opérer le renvoi de 4,000 Suisses ou garnison dans cette ville, et que l'ancien gouvernement avait engagés pour vingt ans ; on leur donnera une indemnité. Ces hommes devaient être entretenus pendant plusieurs années aux frais de l'état ; mais comme, d'après le traité, ils doivent tous être catholiques romains, et que la moitié est protestante, l'and.

qu'il y en a beaucoup qui ne sont même pas suisses, cette circonstance pour- rait appaître des difficultés, surtout sous le rapport financier.

— Par ordonnance du 15 juillet, les Israélites pauvres pourront prendre part aux distributions ordonnées par le pape. La députation des Israélites envoyée auprès du pape pour le féliciter a été reçue avec la plus grande bienveillance.

ÉCOSSE.

— Les journaux anglais, en parlant de la bénédiction d'une nouvelle église en Écosse, font remarquer que depuis quelques années le catholicisme a fait de grands progrès dans ce pays qui n'était pas moins hostile que l'Angleterre à la vraie foi. Il y a quatorze ans, lorsque Mgr. Carruther fut nommé Vicaire apostolique de l'Ést de l'Écosse, il ne trouva dans son district que dix Prêtres et dix-huit églises; cette augmentation paraîtra étonnante, si l'on considère la pauvreté de la plupart des catholiques. Les Protestans paraissent chaque jour davantage se défier de leurs préjugés et se rapprocher de la vérité; plusieurs même ont souscrit des sommes considérables pour la construction d'églises catholiques.

Dans le district de l'ouest, le catholicisme fait aussi des progrès, et parmi les personnes que le Vicaire apostolique a confirmées dernièrement dans quelques paroisses, il se trouvait un certain nombre de protestans convertis.

TURQUIE.

— On lit dans une lettre de Constantinople :

« Le Sultan, qui paraît vouloir visiter chaque année une partie de ses États, a pris la voie de terre pour la Bulgarie. Il voyage grandement et témoigne un intérêt égal à toutes les populations chrétiennes ou musulmanes. Des médecins attachés à sa suite ont ordre de vacciner tous les enfans, et les maîtres d'école viennent tous sur le passage présenter leurs écoliers. Ces attentions sont choses nouvelles et prises à bon augure. Le jour du départ, la tente impériale avait été posée dans un champ ensemencé; le Sultan comprit ce qu'avait d'injuste cette action si ordinaire à ses pachas et à ses officiers dans leurs voyages; il fit appeler le propriétaire et lui remit une somme équivalente à trois fois le prix probable de la future moisson. Si ses yeux sont aussi clairvoyans chez les Bulgares, il trouvera là un autre champ pour exercer à-propos la générosité et la justice.

« Il est certain que son règne fournira des exemples de cette vertu, inouïs autrefois: ainsi le pacha de Masoul, convaincu de malversation, vient d'être destitué, appelé à Constantinople, jugé et condamné à l'exil avec perte de tous ses biens. Les habitans de cette malheureuse province pourront espérer désormais une administration meilleure. La population Chaldéenne en avait particulièrement besoin, tant elle a été opprimée par les gouverneurs précédens. Nous apprenons aussi avec plaisir que l'unique couvent de Religieux qu'elle possède a reçu dernièrement de Rome ses lettres de confirmation. La congrégation de la Propagande a fait preuve, par cette acte, d'une sollicitude intelligente et zélée; le monastère de Rahban-Ormazd est le principal soutien et l'espoir du catholicisme pour les Chaldéens. Dans ses grades élevées et solitaires grandissent et se forment, sous la rude discipline de saint Antoine, les meilleurs desservans des paroisses et les maîtres d'école les plus intruits.

« La chapelle des Pères Dominicains, renversée, il y a deux ans, dans l'émeute, a été reconstruite plus grande et plus belle en une quarantaine de jours. Tous les catholiques de la ville s'étaient mis à l'ouvrage, et ils l'ont achevée heureusement, grâce à la présence de M. Rouet, vice-consul, aimé et respecté des Musulmans. Il a terminé une gestion habile par ce service dont les RR. PP. ont conservé la mémoire par une inscription placée dans l'intérieur de leur chapelle.

« A peine de retour à Constantinople, pour y remplir les fonctions de drogman, M. Rouet a encore bien mérité de la cause catholique, en faisant obliger Abd'Allah, Pancien et trop fameux pacha de saint Jean d'Acre, de vendre aux Religieux du Mont-Carmel une maison bâtie près de leur couvent et sur leur propre terrain. La vente était d'autant plus urgente que les Grecs, qui cherchent partout de ces côtés à empiéter sur les droits Latins, faisaient au vieux pacha des propositions plus avantageuses. L'argent, dans ces cas, ne leur manque point; on dirait qu'ils puisent à la bourse fastueuse de celui qui a fait construire pour eux, dans Damas, une grande église de marbre, sous l'invocation de St.-Nicolas, son patron.

ÉTATS-UNIS.

Collège Saint-Xavier.— Le collège St.-Xavier, à Cincinnati a clos le 14 juillet, par de brillans exercices, l'année scolaire de 1846. Ce collège, dirigé par les RR. PP. Jésuites, et fondé depuis quelques années seulement, jouit d'une popularité méritée dans l'Ohio et les États voisins. Cette année le nombre total des élèves a été de 291, dont un tiers environ étaient pensionnaires, et les autres externes.

On peut voir par les détails que nous avons donnés depuis quelques semaines sur les différens collèges catholiques des États-Unis, que tous ces collèges sont dans un état très-florissant. Ce sont en général les établissemens les plus populaires, même auprès des Protestans. Les calomnies vomies contre le catholicisme par quelques feuilles bigotes, n'ont servi qu'à hâter le progrès de la religion, en faisant ouvrir les yeux aux Protestans honnêtes et de bonne foi.

Les catholiques ont répondu aux calomnies par des faits. Partout où ils se sont établis, ils ont ouvert des maisons d'éducation. Une foule de jeunes gens ont été élevés dans leurs collèges; nombres de jeunes personnes ont été élevées dans leurs couvens. Ces établissemens sont connus, et le tems

est passé où l'on pouvait faire croire à la multitude que de secrètes et épouvantables horreurs se passaient dans ces établissemens; au contraire, plus ces maisons sont connues, plus elles deviennent populaires.

Nous voyons avec plaisir qu'entre tous les établissemens catholiques, les collèges des Jésuites surtout jouissent d'une réputation distinguée. Cela prouve que les infamies débitées par le philosophisme contre cette société célèbre n'ont point réussi à égarer le bon sens du public. Et parmi ceux-mêmes qui déclament le plus vivement contre les Jésuites, combien y en a-t-il qui ne le font que par légèreté, entraînement, espèce de bon ton, et qui après tout, se trouvent fort heureux de confier leurs enfans à ces odieux et dangereux Jésuites.

Propagateur Catholique.

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

Arrivée d'un Exilé.— M. F. X. Prieur dont nous avons annoncé l'arrivée à Londres il y a quelque tems est enfin de retour à Montréal. Il est arrivé ici mardi matin par la voie de Québec. M. Prieur s'est embarqué à Sydney le 22 février dernier avec une famille française qui revenait en France et qui a payé son passage jusqu'à Londres où il est débarqué le 24 juin après une traversée de quatre mois et deux jours. Il est reparti de Londres le 10 juillet sur le vaisseau marchand le *Bilton*, qui n'est arrivé à Québec que samedi dernier après un passage de près de deux mois. M. Prieur est parti de Montréal hier matin pour aller visiter sa famille qui réside à St. Polycarpe. Avant les troubles, M. Prieur était marchand à Beauharnais; c'est un jeune homme instruit et doué de beaucoup d'intelligence.

On sait que depuis longtems des fonds ont été expédiés en Angleterre pour pourvoir au retour des exilés. Nous avons fait allusion dernièrement aux difficultés qui existent pour faire passer ces fonds jusque dans la colonie pénale, et aux démarches incessantes qui ont été faites à ce sujet. Des lettres ont été adressées aux autorités de Sydney, annonçant que le passage des exilés serait remboursé à Londres. Et cependant une fatalité inqualifiable s'est attachée à tous les efforts qui ont été faits pour hâter leur retour. Mais grâce à des renseignements qui ont été obtenus, nous pouvons dire avec certitude que les nouveaux moyens qui ont été adoptés pour assurer le passage des onze exilés qui sont encore à Sydney ne peuvent manquer de réussir.

Minerve.

Les chutes de Shawinigan de la Grand'Mère.— Nous ne savons pas pourquoi les habitans des Trois-Rivières n'ont jamais essayé de développer les ressources naturelles du District et de découvrir ces curiosités cachées de la nature qui sont à quelques milles de la ville des Trois-Rivières. Nous voulons parler de ces chutes grandioses et majestueuses connues sous le nom de Shawinigan et de la Grand'Mère, situées sur le St. Maurice. Il y a là une source de richesses pour les habitans de la ville et du district des Trois-Rivières. Que l'on ouvre par exemple un chemin pour les rendre accessibles d'une manière facile; et en réveillant ainsi l'attention publique sur ces grands ouvrages de la nature, nous verrons bientôt les capitalistes riches et entrepreneurs profiter des pouvoirs d'eau sur la rivière St. Maurice pour y bâtir des moulins, et contribuer par là à l'avancement de la ville des Trois-Rivières.

Les catactes de Shawinigan et de la Grand'Mère sont d'ailleurs en elles-mêmes des objets de curiosité, et nul doute que, s'il y avait un chemin pour y conduire, et qui fût entretenu, la ville des Trois-Rivières ne soit visitée par des milliers d'étrangers venus des États-Unis et de toutes parts pour voir les chutes. Un hôtel serait aussi établi en cet endroit pour accommoder les voyageurs.

La chute de la Grand'Mère égale, nous dit-on, sous le rapport du pittoresque, celle de Niagara, quoique le volume d'eau de celle-ci soit plus considérable que celui de la Grand'Mère. La chute de Shawinigan est plus élevée que celles du "Fer à cheval" et la "Chute Américaine" à Niagara, et quoique moins pittoresque que la Grand'Mère, elle mérite toute l'attention du voyageur.

Nous pensons donc que les citoyens des Trois-Rivières doivent songer à quelques moyens d'ouvrir un chemin qui conduise aux chutes, soit à l'aide de contributions publiques au moyen d'une liste de souscription qui serait ouverte aux citoyens de Montréal, Québec et Trois-Rivières, soit à l'aide du gouvernement en s'adressant à la législature à cet égard.

Gazette des Trois-Rivières.

— Les bois, des deux côtés du chemin entre Hull et Aylmer, dit le *Times* d'avant hier, sont en proie à un violent incendie. Plus haut sur l'Ottawa il y a aussi de grands feux dans toutes les directions, causant des pertes sérieuses.

Canadien.

— Holyhead, près l'île d'Anglesey, va devenir, pour l'Angleterre, le point de départ et d'arrivée des paquebots à vapeur d'Irlande, d'Amérique, etc.; 13,000 hommes sont maintenant employés au chemin de fer qui, lorsqu'il sera achevé, présentera une ligne de Holyhead à Londres, distance de 267 milles.

Chemin de fer d'Halifax à Québec.— Nous lisons dans le *Colonial Gazette* du 8 août :

« Une députation d'Amérique au sujet de cette entreprise a été reçue en audience par le comte Grey au bureau colonial mercredi dernier. La députation se composait de M. Young président de l'assemblée de la Nouvelle Écosse, sir Allan Macnab, ex-président de l'assemblée, et l'honorable Robert Dickson, membre du conseil législatif du Canada; M. G. Robinson, M. Gillespie, M. George Pemberton, M. T. H. Brooking et M. W. Bridge,

accompagnés de sir Howard Douglas, baronnet, membre du parlement. On a beaucoup parlé récemment, en Canada, des moyens de se procurer les fonds nécessaires pour la réalisation de ce projet ; et, quoiqu'on soit universellement tombé d'accord sur les avantages qui en résulteraient aux colonies du Canada et de la Nouvelle-Ecosse en général, on s'est néanmoins décidé à solliciter l'aide de la métropole pour le mettre à exécution. C'est dans le but de le présenter dans son vrai jour que les messieurs sus-nommés sont venus en députation au bureau colonial. Les détails les plus amples ont été soumis au comte Grey, qui a manifesté le plus vif intérêt pour la prospérité des colonies.

ANGLETERRE.

—L'enquête provoquée par la mort d'un soldat anglais sous le fouet a été reprise lundi par le coroner d'Honslow, assisté de douze jurés. Les dépositions entendues dans cette séance n'ont d'ailleurs fait que confirmer les hideux détails que nous avons déjà reproduits. Une lutte assez vive s'est engagée entre trois chirurgiens de l'armée et le docteur Wilson, l'un des membres les plus savants du corps médical d'Angleterre. Les trois premiers, qui avaient, immédiatement après le décès du soldat White, fait, à huit-clos, l'autopsie du cadavre, affirment que la flagellation est complètement étrangère à la double affection du foie et du cœur qui a été la cause immédiate du décès. Le docteur Wilson, au contraire, déclare que ce n'est pas cette affection, que, suivant ses expressions, le défunt serait aujourd'hui fort bien portant si on lui avait administré, au lieu de cent cinquante coups de fouet, une double ration de grog. Le coroner et le jury, ne pouvant se prononcer entre ces assertions contradictoires, l'enquête a été de nouveau ajournée jusqu'à lundi prochain. On se préoccupe vivement en Angleterre des conséquences de ce scandale judiciaire, et le *Times*, en se demandant sur qui retombera la responsabilité de cet assassinat, rappelle que, il y a quarante-deux ans, un fonctionnaire haut placé, le général Wall, fut pendu pour avoir fait périr un soldat sous le fouet.

La maladie des pommes de terre. — Il paraît que comme le choléra la maladie des pommes de terre est destinée à faire le tour du monde. On sait qu'en Amérique comme en Europe une infection grave a attaqué cet intéressant tubercule. Les uns pensent que cette maladie est la même que celle signalée dernièrement en Europe; d'autres au contraire attribuent le dépérissement de cette plante à un petit ver qui s'y serait introduit *fallacieusement*. Espérons que cette indisposition n'aura pas de suites.

ALGER.

—On écrit de Mascara, 26 juillet :

« Un escadron du 1er régiment de chasseurs, un détachement de spahis et plusieurs soldats d'infanterie de différents corps sont arrivés ici pour se ravitailler, venant de Frenda.

« Un espion de l'Emir, porteur d'une grande quantité de lettres écrites par ce dernier, qu'il faisait circuler dans les tribus de nos contrées, a été arrêté par les Arabes eux-mêmes et conduit ici. Cet individu a été condamné à mort et fusillé ce matin, à onze heures, près du marché des Arabes.

« Tout est parfaitement calme dans la subdivision, et l'on n'a pas autrement entendu parler de l'Emir. »

ÉTATS-UNIS

Côtes d'Afrique. — La frégate à vapeur française l'*Australie* a aidé le bâtiment anglais *Flyingfish* à poursuivre un négrier qui s'est jeté à la côte. L'équipage de ce négrier s'est sauvé à terre, a emporté ses voiles et n'a laissé que la coque du bâtiment qui a été alors assailli par des centaines de nègres pour la piller. Les embarcations du *Flyingfish* ayant été envoyées pour s'assurer du tonnage du bâtiment, afin de dresser procès-verbal de capture, et de gagner la prime que paie le gouvernement anglais, l'opération a pu être faite, après de grandes difficultés, mais non sans malheurs. Un des canots, monté par le lieutenant Robins, a chaviré dans le ressac, et le lieutenant s'est noyé avec cinq hommes qui l'accompagnaient. Un élève, M. Simon, arrivé à terre, a été massacré par les nègres, qui l'ont dépouillé, sans qu'il ait été possible de le secourir.

Attaque de Saint-Jean d'ULLen. — Le *Herald* de New-York affirme savoir, de source certaine, que le bombardement de la forteresse de Saint-Jean entre absolument dans les plans du gouvernement de Washington, si les propositions de paix ne sont pas promptement acceptées par le Mexique. L'époque même serait fixée, pour cette mesure énergique, au 1er octobre prochain, et l'administration poursuit, à cet effet, les préparatifs avec toute la vigueur possible.

— Pendant l'année qui s'est terminée le 1er août 1846, il y a eu, à New-York, 258 incendies ; desquels il est résulté, pour les bâtiments, un dommage de \$55,301 ; et pour les marchandises et le mobilier, un dommage de \$219,933. Le nombre des incendies décroît chaque année, et, beaucoup d'entre eux, sont accompagnés de circonstances devant faire naître le soupçon ; il serait donc nécessaire qu'on fit des enquêtes sévères sur leur origine, à l'avenir.

Amérique du Sud. — Un navire, arrivé avant hier de l'Amérique du Sud, a apporté à New-York des nouvelles, à la date du 10 juillet, de Rio Janeiro, de Montevideo, de Pernambuco, du Chili, du Pérou et de la Nouvelle-Zélande.

Les journaux de Montevideo et de la République Argentine confirment la nouvelle des victoires de Rosas sur le général Paz. Ce dernier s'est retiré au Brésil, et les troupes de Rosas sont restées en possession paisible du territoire.

On écrit de Parana que le gouverneur Madariaga a fait porter dans les rues de Corrientes, un drapeau sur lequel étaient écrits les mots : *la paix ou la mort !* voulant ainsi avertir ceux qui se prononceraient en faveur de la rébellion, du sort qui les attendait.

Don Acosta est parti de Buénos-Ayres pour le Paraguay, chargé d'une mission. Le commandant Carlassi, à la tête d'une petite troupe, était entré le 6 avril à Victoria et après avoir brûlé deux barques appartenant à l'ennemi, était rentré à Corrientes.

Grande découverte médicale. — Un physiologiste grec, M. Eseltja, affirme qu'au moyen d'une lumière électrique, il a pu voir au travers du corps humain, découvrir les maladies des viscères, suivre les opérations de la digestion et de la circulation, et enfin apercevoir le mouvement des nerfs. M. Eseltja a donné le nom d'*Anthroposcope* à cette découverte extraordinaire.

CHINE.

— La malle de l'Inde, qui était attendue depuis la fin de juillet, et dont le long retard excite en Angleterre de vives inquiétudes sur le sort des passagers et des dépêches, est enfin arrivée à Marseille le 8 août au soir. Un courrier extraordinaire qui a traversé Paris le 10, se rendant à Londres, a fait connaître que le bateau à vapeur l'*Achbor*, qui portait la malle, a été assailli dans la mer Rouge par une violente tempête, et qu'après quatre jours de lutte contre la tourmente et après avoir essayé de notables dommages, ce bâtiment a été forcé de retourner à Bombay. Les nouvelles de Bombay sont du 1er juillet. Le seul fait important qu'elles contiennent est que la forteresse Kote-Kangra s'est rendue sans coup férir à l'armée anglo-indienne. La reddition de cette forteresse met fin aux opérations militaires sur les frontières du Punjab. Il y avait beaucoup de malades parmi les troupes anglaises ; mais la plus grande tranquillité régnait partout. Les nouvelles de la Chine sont purement comérales.

VARIÉTÉS.

Depuis quelque temps des vols fréquents se commettaient dans la maison située rue Saint-Jacques, No. 171. Ces vols étaient de peu d'importance ; mais leur fréquence et l'impossibilité d'en découvrir l'auteur donnaient d'assez vives inquiétudes aux locataires, qui chaque jour renouvelaient leurs plaintes au sieur Chalan, le propriétaire de la maison. Des bijoux, des pièces de monnaie et un grand nombre d'autres objets d'un petit volume avaient successivement disparu. Dimanche dernier, une des locataires de cette maison, travaillant dans son salon, fut subitement dérangée par une personne qui sonna et à laquelle elle ouvrit. Lorsqu'elle revint près de sa table à ouvrage, son dé d'or avait disparu, et il fut impossible de le retrouver.

On se perdait en conjectures, lorsqu'enfin avant hier un objet assez lourd tomba avec fracas au milieu de la cour de cette maison. C'était une petite figurine en bronze antique appartenant au propriétaire. Ce dernier, qui venait de descendre de son appartement dont il avait laissé la fenêtre ouverte, ramassait sa statuette mutilée et regardait d'un air assez peu rassuré autour de lui, lorsqu'il aperçut sur le mur qui sépare sa cour de celle de son voisin, le sieur Lesueur, marchand épiciier, un énorme corbeau tenant dans l'une de ses pattes un objet brillant qu'il reconut pour être le socle doré de sa figurine.

Le voleur était découvert ; on épia cet oiseau, qui appartient à M. Le sieur, et on ne tarda pas à trouver, dans le coin d'une gouttière, sous l'abri de quelques débris de tuiles et d'ardoises, le magasin où il cachait le fruit de ses vols ; la totalité des objets qui avaient disparu depuis plus d'un mois, notamment le dé d'or, furent retrouvés.

La figurine que le corbeau a laissée tomber d'une hauteur d'environ dix mètres, pèse plus d'un demi kilo. Le voleur est en cage.

Cela nous rappelle une ancienne histoire ; un joaillier s'appareçvait depuis quelque temps qu'il lui manquait de temps à autre sur son établi quelques bijoux ou des diamans de prix. Les soupçons tombèrent sur sa servante, et un jour qu'il devait s'absenter, il la laissa seule ayant soin de fermer toutes les portes, lui recommandant de ne laisser entrer personne ; à son retour il manquait encore un bijou, alors il n'y avait plus doute, il livra la pauvre fille à la justice ; la justice d'alors était prompte et efficace ; l'accusée fut jugée, condamnée et exécutée ; mais cela n'arrêta pas les vols. Tout paraissait mystérieux, on ne trouvait plus personne sur qui on pût faire planer les soupçons ; le joaillier résolut de surprendre le voleur ; pour cela il se cacha dans un appartement éloigné, mais d'où il pouvait tout observer ; quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'il vit une pie apprivoisée qu'il gardait à la maison, monter sur son établi et importer dans son bec une pierre précieuse ; il la laissa faire surveillant où elle la déposerait ; ayant ainsi connu sa cache il y trouva tous les bijoux qui lui avaient été enlevés. Mais la pauvre servante était morte sans doute qu'il la regretta puisqu'il eut soin de faire réhabiliter sa mémoire et de fonder à perpétuité pour le repos de son âme une messe qu'on appelle *la messe de la pie*.

A quelques minutes de Paris, près du château de Saint-Ouen, on a construit un tronçon de chemin de fer destiné à expérimenter le

système de traction atmosphérique. Cette miniature de rails-ways, qui n'a que trois mille mètres de longueur, fait le tour du parc, en dehors des murs.

Plusieurs essais ont déjà été faits sans qu'il soit survenu d'accidents; mais jeudi dernier, à 7 heures du soir, l'ingénieur constructeur du chemin, le directeur et plusieurs actionnaires se livraient à une nouvelle expérience à laquelle ils avaient convié M. Duplanty, docteur en médecine et maire de Saint-Ouen, un Anglais, M. Lyons, propriétaire de l'ancienne savonnerie de la Gare, et plusieurs autres personnes. Le wagon dans lequel ils étaient montés était entouré d'une foule de curieux. L'ingénieur en invita plusieurs à monter, ce qui compléta un nombre d'à peu près vingt personnes. On fit le vide dans le tuyau et on partit.

La vitesse était très modérée et on avait parcouru tout le côté méridional du parc, lorsque près de l'angle de la gare il y eut un déraillement, et le wagon, lancé hors de la voie, culbuta, fut jeté sur le côté, enfoncé dans la terre, et malheureusement le côté qui touchait le sol était précisément celui de la portière.

L'effroi fut grand, plus grand pour les spectateurs que pour ceux qui étaient dans le wagon, car ils sortirent tous sains et saufs, hissés par les fenêtres du wagon; une femme seule, quelque peu contusionnée, a réclamé les soins de M. le docteur Duplanty.

Bientôt remis de cette panique, on chercha la cause de l'accident, cause bien simple, qui n'est autre que la rupture de la première roue gauche du wagon.

Le déraillement a produit un singulier effet. On sait que sur les chemins de fer atmosphériques les rails sont à dos arrondi; les roues, creusées en forme de poulie portent sur ces rails; il semble donc que les roues peuvent bien enfoncer le rail dans la terre, mais ne peuvent pas l'en arracher, et cependant c'est ce dernier effet qui s'est produit; dans une longueur de plusieurs mètres, les rails étaient arrachés, les coussinets forcés.

Quoi qu'il en soit de cet accident, qui n'a été accompagné d'aucun malheur, la cause bien connue étant la rupture d'une roue, il ne laisse rien à préjuger contre le système expérimenté.

On lit dans le *Droit*.

Il vient de se passer un fait bien étrange et dont toutes les circonstances présentent une singulière complication.

M. de V..., propriétaire aisé dans un département voisin de Paris, épousa, il y a six ou sept ans, une femme qui, peu de temps après, donna des signes d'aliénation mentale. Il essaya, pour la rappeler à la raison, tous les moyens curatifs, mais la science échoua, et comme la folie de Mm V... était très douce, son mari la garda près de lui et continua à avoir pour elle tous les soins que lui imposaient l'humanité et ses devoirs d'époux. Nayan plus de communication avec sa femme que pour tout ce qui avait rapport à ses besoins matériels, M. de V..., jeune encore, devint fort épris d'une jeune personne du voisinage; mais comme un mariage était impossible, il se résigna et ne changea rien à ses procédés envers l'infortunée qui lui faisait obstacle.

Il y a environ un an, une circonstance funeste parut devoir rendre à M. de V... sa liberté; sa femme, un soir, disparut de la maison. On la chercha vainement de tous côtés, et ce fut seulement au bout de six mois qu'on retrouva son cadavre défiguré au fond d'un étang. Il eût été impossible de le reconnaître; mais les vêtements dont elle était couverte justifiaient assez son identité, et le juge-de-paix constata la mort par un acte de décès.

Devenu maître de sa personne, M. de V..., lorsque les convenances le permirent, demanda la main de la jeune personne qu'il aimait en secret; son offre fut agréée, et cette union était sur le point de se conclure, lors qu'un incident des plus imprévus, est venu y mettre entrave. M. de V... venait de recevoir une lettre de M. le procureur du Roi de Paris; cette lettre lui annonçait qu'une femme aliénée qu'on avait trouvée abandonnée sur la voie publique un an auparavant et qui à ce moment, avait été conduite à la Salpêtrière, jouissait depuis peu de quelques éclairs de raison, et que, dans ses moments lucides, elle prétendait être la dame de V...

M. de V... se contenta d'envoyer un extrait de l'acte mortuaire de sa femme, et en présence d'une pièce si authentique, cet incident était sur le point de ne pas avoir de suite, mais l'autorité judiciaire conservant quelque doute, voulut les éclaircir, et manda M. de V... à Paris, pour être confronté avec la folle. Il partit plein de sécurité, car il ne doutait pas de la mort de sa femme. Qu'on juge de sa stupefaction lorsqu'il la reconnut dans la malheureuse insensée!

Il paraîtrait qu'en se sauvant de la maison de son mari, Mm de V... avait rencontré une mendiante bien connue dans le pays, et dont

la raison n'était guère plus assurée que la sienne. Cette mendiante parcourait les communes environnantes, dans un rayon assez étendu et elle apparaissait ainsi d'un instant à l'autre, sans qu'on fit beaucoup attention à elle. On suppose donc que Mm de V..., s'imaginant dans sa folie être l'objet de quelques persécutions, aurait proposé à la mendiante d'échanger leurs habits, et, en effet, elle portait les haillons de celle-ci lorsqu'elle a été arrêtée à Paris.

Quant à la mort de la mendiante, on n'en est réduit à des conjectures.

Un campagnard périgourdin, apercevant un lièvre en forme dans un champ de marsèche appartenant à sa ferme, rentre aussitôt à sa maison pour prendre son fusil, revient à son champ, couche en joue le lièvre toujours immobile, et tire.

Le coup était à peine parti que le garde-champêtre, sortant de derrière une haie, courut au corps au délit, s'en empara et dressa immédiatement procès verbal.

Assignation à comparaitre fut adressée au campagnard, qui se présenta le lendemain devant le tribunal, et qui s'entendit condamner à trois jours de prison et à cent francs d'amende.

Le lièvre, pièce de conviction, était là sur le bureau du président. Le campagnard eut devoir l'emporter comme une compensation de la peine qu'on venait de lui infliger; mais, au moment où il mettait la main sur le quadrupède, le président lui fit observer que le gibier était confisqué au profit de l'hospice, et le greffier voulut le lui arracher.

Le paysan tint ferme, le président ne céda pas non plus, et il en résulta que le lièvre, tiré en sens contraire, se rompit en deux parties égales.

Mais voilà bien une autre histoire! les entrailles du lièvre étaient de la filasse; le gibier était empaillé! Un éclat de rire olympien retentit dans le prétoire, et le campagnard prétendit que la sentence prononcée contre lui devait être regardée comme non avenue.

Le tribunal ne fut pas de cet avis et maintint le bien jugé.

MAISON D'ÉDUCATION POUR LES JEUNES DEMOISELLES, DIRIGÉE PAR LES DAMES DU SACRÉ-CŒUR.

SAINT JACQUES DE L'ACHIGAN.

District de Montréal.

CET ÉTABLISSEMENT renferme dans son plan d'éducation tout ce qui peut former les jeunes personnes aux vertus et aux connaissances convenables à leur sexe. La nourriture est saine et abondante. Rien n'est négligé de ce qui peut contribuer à entretenir ou à améliorer la santé, et à donner l'habitude de l'ordre, de la propreté et de la bonne tenue. En maladie, on leur prodigue des soins assidus, et la vigilance est continuelle en tous temps et en tous lieux. Un vaste terrain offre aux élèves une agréable promenade.

ENSEIGNEMENT.

Le cours d'instruction renferme l'Étude de la Religion, la Lecture, l'Écriture, la Grammaire française et la Grammaire anglaise, l'Arithmétique, la Géographie Moderne, l'Histoire Sainte, l'Histoire du Canada, l'Économie domestique, la Couture, la Broderie, &c.

CONDITIONS.

Pension entière.	£12 10 5	
Demi pension.	6 5 0	Par an, payable par quartier,
Blanchissage.	2 0 0	et toujours en avance.
Papier, Plumes, Livres, &c.	1 10 0	

Des Leçons de Piano seront données aux élèves, si les les parents le désirent. Elles seront de £5 par an, payables par quartier et en avance comme les autres articles.

Les ports de lettres, les frais de maladie sont à la charge des parents. On ne fait aucune remise aux parents quand ils retirent leurs enfants avant la fin du Trimestre, à moins que ce ne soit pour des raisons majeures.

TROUSSEAU.

Les jours ordinaires les élèves peuvent porter tel habillement décent qu'elle veulent; mais les Dimanches et les Mercredis, elles ont en hiver une Robe de Mérinos vert foncé. L'été elles portent une Robe rose en Dillanne. Chacune doit avoir, outre les deux robes de chaque uniforme, une Robe blanche en Malmole; douze Chemises, douze paires de Bas, douze Mouchoirs de poche, douze petits Cors en toile blanche, douze Serviettes, de table, douze Essuie-mains, trois paires de Draps, deux paires de Couvertures de laine, six Jupes ou Robes de dessous, six Robes de nuit, un Voile blanc et un Voile noir en net uni, un Garde-Soleil, deux Cuillers, une grande et une petite, une Fourchette, un Couteau, un Tumbler, une Boîte à peignes, une Boîte à ouvrage, un Baquet pour les bains de pieds, une Bols pour se laver, &c.

OBSERVATIONS.

Les jeunes personnes non Catholiques seront tenues de se conformer aux exercices religieux publics de la maison. Toutefois, on évite d'exercer aucune influence sur leurs croyances religieuses.

Les parents recevront tous les six mois le bulletin de la santé, de la conduite et des progrès de leurs enfants.

Les élèves ne peuvent recevoir de visite que le Mercredi. Ces visites sont restreintes à celles des pères et des mères, des oncles, des tantes, des frères et sœurs. On n'admettra les autres personnes qu'avec l'autorisation expresse des parents.

Chaque année les élèves auront une vacance de quatre semaines; elles pourront passer ce temps ou dans leurs familles ou dans l'institution.

Aucune élève ne pourra être admise pour moins d'un trimestre.

Toutes les lettres aux élèves devront être affranchies.

Les parents qui ne résideraient pas dans le village sont priés d'indiquer une personne y résidant, chargée de payer la pension et de recevoir l'élève dans le cas où sa sortie serait jugée nécessaire par quelque circonstance imprévue.

PROSPECTUS D'UNE MAISON D'ÉDUCATION A L'INDUSTRIE.

CE nouvel Institut sous la présidence de M. MANSEAU, Vicaire-Général et curé du lieu, ouvrira ses classes le 23 Septembre.

En attendant l'arrivée des Frères de l'Ordre de St. Viateur qui doivent avoir la conduite de cette Maison, des Ecclésiastiques prendront la direction des classes. On y enseignera la Lecture et l'Écriture tant en anglais qu'en français et les premières règles. Mais il y aura aussi des classes plus élevées où on enseignera l'Arithmétique dans toutes ses branches, la Tenue des Livres de compte, la Géographie, l'Usage des Globes, l'Histoire et le Dessin; enfin toutes les parties de l'instruction qui sont les plus en usage dans le monde. Dans le cours de l'année, on sera en mesure de donner aussi des leçons de Musique aux élèves pour le Piano et l'Orgue dans le but, de former des organistes pour les campagnes.

Les écoliers résideront constamment à l'Académie et y coucheront, afin d'être élevés dans la discipline chrétienne sous la vue de Maîtres Religieux; mais il leur sera donné un temps convenable pour aller prendre leurs repas chez eux ou à leur maison de pension.

Pour les conditions on pourra s'adresser à Messire Manseau, Président. Les avantages qu'on trouvera dans cet établissement engageront sans doute les parens à y envoyer leurs enfans.

On n'aurait jamais pu choisir un local plus agréable et meilleur pour la santé; la belle rivière de l'Assomption qui passe à quelques arpens de cette maison ne contribue pas peu à la salubrité de l'air, et fournira aux élèves d'agréables promenades les jours de congé. Cette maison étant plus rapprochée de l'Église que du village évitera bien des distractions aux enfans en même temps qu'elle leur donnera le moyen de remplir facilement tous leurs devoirs de religion, et même leurs petits exercices de piété suivant leur goût et leur dévotion.

Une ligne de stage régulière est établie entre le village de l'Industrie et Lavaltrie. Chaque fois que le vapeur touche à cette dernière place, il s'y trouve des voitures commodes pour transporter les voyageurs.

P. S. — Le public est de plus averti que tous les enfans prendront les trois repas au Village et non à l'Académie.

UNE personne a un grand intérêt de connaître le domicile de Joseph Sedinat dit Contois, âgé de 31 ans, journalier, petit de taille, cheveux blancs, le bout du nez un peu plié du côté droit. En donner connaissance à l'Évêché.

PROSPECTUS

Du Collège de St. Jean, Fordham, Comté de West Chester, New-York.

CET établissement est situé près du village de Fordham, à onze milles de New-York et à trois de Harlem. Il possède à la fois les avantages d'un air salubre, de la tranquillité nécessaire à l'étude et d'une campagne pittoresque. Le chemin de fer de l'White Plains passe le long de la belle pelouse qui s'étend devant le Collège, et permet d'y arriver en tout temps; les équipages particuliers peuvent aussi s'y rendre par la route de Harlem et de West Farms.

De vastes batimens, d'une construction élégante, sont entourés de promenade de terrasses et de jardins qui forment le premier plan d'une belle ferme où, les jours de congé, les élèves peuvent se livrer à tous les exercices nécessaires à leur âge.

Le public sait déjà que Mgr. l'Évêque de New-York, a confié cet établissement aux PP. de la Compagnie de Jésus. Leur intention cependant est de ne rien charger aux principes qui ont présidé à sa fondation, et qui ont produit sa prospérité actuelle. Seulement, le nombre des professeurs sera augmenté considérablement, sans entrainer toutefois un renouvellement de la Faculté.

Les parens, qui honoreront le Collège de leur confiance, peuvent être persuadés qu'ils leurs enfans recevront, sous le rapport physique, tous les soins que demandent leur âge. Les plus jeunes surtout seront l'objet d'une attention particulière. Des Frères, formés à cet emploi par l'expérience de toute leur vie, en seront spécialement chargés.

Le gouvernement continuera à être doux et paternel sans rien relâcher toutefois de la discipline actuellement en vigueur. Aucun élève ne peut sortir du Collège sans être accompagné par un professeur ou un préfet.

Ceux dont les parens résident à New-York, pourront aller les visiter une fois par trimestre, à moins que des raisons spéciales ne nécessitent une sortie extraordinaire.

Le cours d'instruction comprend l'Hébreu, le Grec, le Latin, l'Anglais, et le Français, avec toutes les branches accessoires d'une bonne éducation. Le cours de Mathématiques est complet et accompagné de l'étude de la Philosophie, de la Physique, et de la Chimie.

La langue anglaise est la seule en usage dans les récréations; mais les élèves d'origine française trouveront dans la société d'un certain nombre des nouveaux professeurs une occasion de ne point oublier leur langue maternelle. Un cours spécial de littérature française sera enseigné dans le Collège.

L'Allemand et l'Espagnol s'y enseignent aussi; mais ainsi que pour la musique et le dessin, les honoraires des maîtres sont à la charge des élèves.

L'année scolaire commence le 1er. lundi de Septembre, et se termine à la mi-Juillet par une distribution solennelle des prix.

PRIX DE LA PENSION, ETC.

Pension et blanchissage, payables d'avance par semestre. . . . \$200
Honoraires du médecin. . . . 3

Les élèves peuvent se procurer dans la maison les livres classiques, le papier, les plumes et l'encre, ou les faire venir de New-York à leurs frais, s'ils le désirent. Une règle expresse défend d'introduire dans la maison aucun livre qui n'ait été examiné par le Président ou le Prêtre des classes.

Le trousseau de chaque élève, à son entrée, doit se composer de trois habillemens d'été et trois d'hiver, six chemises au moins, six paires de bas, six mouchoirs de poche, six serviettes, trois paires de souliers ou de bottes, un chapeau, un paletot ou un manteau.

Chaque élève doit être aussi pourvu d'une timbale et d'un couvert d'argent. Le Collège ne fait point d'avances pour habillemens, à moins qu'une somme équivalente n'ait été déposée entre les mains de l'économe.

On désire que les parens lui remettent aussi l'argent qu'ils destinent aux menus-plaisirs de leur enfans, pour leur être distribué chaque semaine.

Les parens des élèves qui viennent des pays étrangers ou d'une distance de plus de 500 milles, doivent avoir des correspondances à New-York ou dans le voisinage.

On leur fera parvenir à la fin de chaque semestre un rapport sur les progrès, la bonne conduite et la santé de leurs enfans.

Les lettres doivent être adressées to the President of St. John's College, Fordham, New-York.

AUG. J. THEBAUD, S. J.

CHEMIN DE FER DU ST. LAURENT ET DE L'ATLANTIQUE. NOTICE AUX CONTRACTEURS.

DES Propositions seront reçues à l'Office du Chemin de Fer du St. Laurent, et de l'Atlantique, No. 18, Petite Rue St. Jacques, dans la cité de Montréal, jusqu'au 24 Septembre pour l'Avancement, la Maçonnerie et le Pontage d'une division de la route s'étendant de la Rivière St. Laurent jusqu'au village de St. Hyacinthe, c'est-à-dire, sur une longueur de 30 milles.

Les plans, et spécifications seront exhibés et les informations voulues délivrables à la chambre de l'Ingénieur à l'Office de la Compagnie, le 15 Septembre, ou plus tard.

Les per-ontes qui offriront de contracter pour l'ouvrage ou une partie, seront requis des d'accompagner leurs propositions de suretés satisfaisantes.

Par ordre du Conseil,

THOMAS STEERS,
Secrétaire.

NOUVEAU TESTAMENT.

TRA VENE AU BUREAU DES MÉLANGES,

L'ÉDITION du NOUVEAU TESTAMENT publiée avec l'approbation de Mgr. l'Archevêque de Québec.

BANQUE D'ÉPARGNES DE LA CITÉ ET DU DISTRICT.

ÉTATS du quartier finissant le 31 août. Montant déposé durant le quartier finissant ce jour. £12,268 7 6
Montant retiré. 1665 6 1

Balance due aux déposants ce jour. £10,603 1 5

La Banque est ouverte, à l'ordinaire tous les jours depuis dix heures à trois et les samedis et vendredis depuis six à huit heures P. M.

Par ordre du Bureau,

JOHN COLLINS,
Secrétaire et Trésorier.

Banque d'Épargnes de la cité et du district, Grande rue St. Jacques, 1er. septembre 1846.

PHARMACIE.

Coin des Rues Notre-Dame et St. Denis.

MARCELLIN COTÉ ET CIE., ont l'honneur d'informer les habitants de Montréal et des environs, qu'ils ont ouvert une PHARMACIE et un MAGASIN de DROGUES au coin des Rues Notre-Dame et St. Denis, (directement vis-à-vis l'Hôtel Donegan) où ils offrent à ceux qui voudront bien les favoriser de leur patronage, un assortiment général de

DROGUES, PRÉPARATIONS CHIMIQUES,

MEDECINES PATENTÉES,
PARFUMERIE, INSTRUMENS DE CHIRURGIE,
ETC., ETC., ETC.

M. Coté et Cie., ont l'honneur d'annoncer qu'ils ont constamment en main un assortiment étendu de Boîtes de Médecines Homœopathiques, avec des ouvrages en expliquant l'usage par le Dr. ROSENSTEIN, Praticien Homœopathe, Montréal.—AUSSEI.—Une quantité de célèbres MACHINES ELECTRO-MAGNETIQUES de SHERWOOD.

Le Dr. Côté a son bureau voisin de la Pharmacie où il a l'intention d'exercer sa profession.

N. B.—Eau de Soda et Nectar de Gingembre, à la Fontaine Montréal, 10 Juillet 1846.

ATELIER DE RELIEUR.

CHAPELEAU ET LAMOTHE.

REMERCIENT sincèrement les MM. du Clergé et le public en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les prient de continuer à leur atelier à la rue St. Gabriel, faisant face à la rue Ste. Thérèse à quelque pas de leur atelier.

Ils ont l'honneur de prévenir les MM. du Clergé, les Marchands, les Instituteurs et autres qu'ils viennent d'ouvrir un Magasin de Livres d'Écoles à l'usage des Frères de la Doctrine Chrétienne et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

Ils sont prêts à exécuter toutes Reliures de Livres suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un Partage des Ouvrages.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 24 juin 1845.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois, avant l'expiration de leur abonnement.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7s. 6d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

AGENS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

M. Fabre libraire. Montréal.
D. Martineau, prêtre, vicaire. Québec.
Fr. Pilote, Directeur du Collège. Ste. Ann.
Val. Guillet, écuyer. Trois Rivières.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE. ÉDITEUR.
IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET JOS. CHAPLEAU.